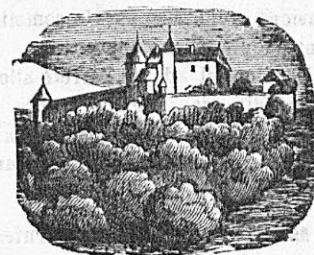




# LA GRUYÈRE



## ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50  
 » . . . 6 mois, » 2.50  
 Etranger . 1 an, » 9.—  
 » . . . 6 mois, » 5.—  
 payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

## JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'ÉTÉ : BULLE, dép. 5<sup>55</sup> 10<sup>00</sup> 2<sup>55</sup> 5<sup>05</sup> 8<sup>50</sup> — BULLE, arr. 8<sup>55</sup> 1<sup>40</sup> 4<sup>25</sup> 8<sup>22</sup> 10<sup>32</sup>

## ANNONCES

District de la Gruyère: une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. RÉCLAMES: Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand'rue 29, à Bulle, ou à l'Impr. de La Gruyère.

BULLE, le 27 septembre 1907.

## CROQUIS D'AUTOMNE

Fin l'été. Septembre lui a donné le coup de grâce. Déjà, pour faire place à l'automne, le soleil apparaît plus discret; de brûlant qu'il était, il est devenu tiède et caressant. La saison des fruits vermeils, la saison d'or et de pourpre va faire son entrée dans la nature, triomphante et radieuse dans sa fécondité. Mystérieusement, les pré-curseurs de l'automne préparent la scène magnifique où leur maître doit faire son entrée. De grandes voiles légères, faits de buées et de vapeurs, recouvrent la plaine et courent le long des forêts, et des coteaux. Ils s'élevèrent peu à peu, deviennent plus diaphanes à mesure que le soleil monte à l'horizon et submergent lentement les bouquets de sapins aux sombres dentelles.

Vers midi, la campagne se montre en pleine lumière, une lumière d'une douceur infinie qui donne aux objets des tons très chauds dans l'imprécision des formes.

Mais voilà que les arbres ont senti les premiers souffles de l'automne qui s'avance et s'apprentent lentement à revêtir leur toilette de circonstance. Déjà quelques vieux hêtres donnent l'exemple; çà et là, leur robe d'émeraude se pique de taches claires et bientôt chacune de leurs feuilles sont transformées en gemmes précieuses et incomparables. Les bouleaux, élégants et bavards, s'empresent, eux aussi, de parer d'une mousseline d'or leurs branches d'ivoire ténues et flexibles. Enfin, c'est un ruissellement de chromes, de garances, de laques et de bruns, une débauche de couleurs ardentes, dont les tons claironnent au soleil.

Cependant, les vapeurs légères qui montent de la terre s'occupent d'adoucir les notes trop intenses, tandis que par place le glacie de leur voile gris-bleu, placé en valeur, fait ressortir les teintes les plus délicates. Dans l'éloignement, c'est Gruyères, coquette et nonchalante, dominant les contours de la Sarine. Plus loin encore, les Alpes, comme de gigantesques blocs d'améthyste forment un arrière-plan inimitable. Oh! le beau pays, l'admirable saison.

Mais soudain, un arbre a frissonné; quelques feuilles s'en sont détachées et dans un vol apeuré se sont précipi-

tées vers le sol. Qu'est-ce à dire? Un souffle glacé vient de traverser l'air, frisson de fièvre, frisson mortel, et dans la forêt court un long frémissement. Çà et là, d'autres feuilles commencent à tournoyer, affolées tels des oiseaux aveuglés, tombent à terre lourdement, puis soulevées, comme dans une dernière convulsion, s'en vont mourir à quelques pas plus loin.

C'est le moment où l'automne finit et ce n'est point encore l'hiver. Ce sont les journées infiniment douces et mélancoliques qui précèdent le repos de la nature dans ce cycle des saisons. Toujours plus pâle, le soleil semble s'éloigner chaque jour, bien que de temps en temps il accroche un dernier éclat sur les buissons jaunés, ou qu'il illumine encore sur leur dernière couche les feuilles mortes que la bise soulève et fait voltiger éraellement.

C'est la fin d'un règne. Dans les prés, autour des fermes, les troupeaux paissent tranquilles. Parfois une vache, tendant vers le ciel ses naseaux qui fument, semble prise tout à coup d'une nostalgie étrange. Qui sait? Elle se souvient de la montagne peut-être, pendant que les sonnailles lancent joyeusement les dernières notes du grand concert commencé avec les arbres en fleurs et poursuivi là haut dans les Alpes. Mais les sonnailles elles aussi seront bientôt muettes, jusqu'en mai prochain.

Devant la maison brunie, dans le petit jardin où fleurissent maintenant les chrysanthèmes et les immortelles, une jeune fille, très pâle est assise dans un fauteuil rembourré de coussins. Le regard fixe de ses grands yeux fiévreux suit les feuilles rouillées qui roulent à ses pieds.

C'est l'automne.....

A. DESBIEUX.

## Les Suisses à Casablanca.

Le lieutenant du 2<sup>e</sup> régiment de la légion étrangère qui a été blessé au dernier combat, à Sidi-Brahim, près Casablanca, est un Vaudois, originaire de Vevey, M. Henri Dacimetière, dit Monod. Il a eu le mollet traversé par une balle; son état est satisfaisant.

A la journée de Teddert, le seul tué a été un légionnaire suisse, dont on ne donne pas le nom.

Le lieutenant Monod a écrit à un de ses parents à Vevey, le 17 septembre,

une lettre que publie la *Feuille d'Avis de Vevey*. Elle décrit le combat de Teddert. Nous en détachons le fragment suivant :

« J'ai pris part à l'opération du 11 septembre : la prise et la destruction du camp de Teddert. Pour la première fois nous avons été trouver les Marocains chez eux. Nous avons attaqué un repaire de ces bandits qui n'abritait que des guerriers avec leurs provisions et leurs munitions. A 6 heures du matin toutes les troupes étaient rassemblées devant le camp : les fantassins l'arme au pied, l'imposante artillerie prête à marcher et les brillants spahis et gnomiers qui n'attendaient que le moment de se ruer sur les Marocains. Le général Drude (type du vieux soldat de l'Empire) était devant les troupes. Un brouillard nous empêchait de partir. Tout le monde avait les yeux fixés sur le général. C'était impressionnant; — Jaurès et Hervé auraient pu, à ce moment-là, venir prêcher leurs théories anti-militaristes; ils auraient eu vivement une balle dans la peau... »

» Enfin à 6 h. 30 le brouillard se dissipe : le premier échelon se met en marche, puis le second dont je fais partie. Chaque échelon a la formation en « museau de porc ». A 7 h. les premiers coups de feu sont tirés. On distingue des groupes de cavaliers marocains qui apparaissent par ci par là; ils n'ont aucune tactique et galopent dans toutes les directions.

A un moment donné, nous nous sommes trouvés à côté de l'artillerie et j'ai assisté à un intéressant spectacle. Dès qu'un groupe de cavaliers d'au moins 10 hommes se formait, l'artillerie leur envoyait un schrapnel qui éclatait généralement au milieu d'eux. On voyait les cavaliers s'enfuir et revenir chercher leurs morts. Aussitôt un second schrapnel jetait l'épouvante dans leur groupe. Les artilleurs suivaient aussi l'ennemi dans sa fuite et les schrapnels éclataient sur lui à chaque instant. J'ai fait exécuter des feux de salve à 1350 mètres, notre compagnie étant particulièrement visée par les Marocains. Enfin l'artillerie a exécuté un tir indirect sur le camp de Teddert, invisible à nos yeux; elle était prévenue par le ballon captif que les coups portaient. La situation devint si intenable dans le camp, que les Marocains n'eurent que le temps d'évacuer avec des provisions. L'infante-

rie s'avança pour éviter les pillages et les scènes de Pékin. On n'y employa pas la Légion. Ce sont les gnomiers qui furent chargés de la besogne.

» Le camp et tout ce qu'il contenait fut incendié. Il y avait 600 tentes, dont quelques-unes étaient splendides.

» Pendant le tir de l'artillerie, c'était amusant de voir les gnomiers battre des mains lorsque les schrapnels « écrabouillaient » les Marocains. Ce combat a été très meurtrier pour l'ennemi; celui du 11 l'avait été encore davantage. »

## NOUVELLES SUISSES

Finances de la Confédération. — Le Conseil des Etats discute la situation financière de la Confédération.

Le président de la commission des finances, M. Leumann, rapporte.

Il énumère les dépenses nouvelles qui viendront grever le budget. Il les évalue à 30 millions. C'est là, dit-il, le point noir de l'avenir.

D'après les calculs du Département des finances, le budget militaire sera augmenté d'une dépense de 4 millions 994,000 francs, qu'il ne faut cependant pas attribuer tout entière à la nouvelle organisation.

En somme, au point de vue des recettes, le Conseil fédéral s'est montré plutôt pessimiste dans ses calculs. Le rapport n'indique pour 1909 qu'une recette douanière de 66 millions alors que nous dépassons 70 millions déjà en 1907.

Les déficits commenceront en 1910 et 1911.

La commission propose de prendre acte du rapport du Conseil fédéral et de l'approuver.

M. Richard critique le rapport du Conseil fédéral. L'approbation que propose la commission des finances, dit-il, est superflue. Cette approbation en tout cas ne doit pas signifier que les Chambres endossent les théories du Conseil fédéral.

M. le conseiller fédéral Comtesse déclare que les Chambres doivent dire si elles sont d'accord ou non avec les prévisions du Conseil fédéral. Toute la question est là.

L'orateur insiste sur la nécessité de constituer des réserves pendant les années grasses pour couvrir les déficits des années maigres.

La discussion est close. Les con-

## meilleurs CAFÉS

ux toujours fraîchement

llés chaque semaine.

ivre depuis 80 ct.

vert depuis 60 ct.

Louis Treyvaud

38, Grand'Rue, Bulle.

emande le café est moulu

ement. [67

## A louer :

is d'une vingtaine de poses à pro-

Bulle.

ser au bureau du journal.

## Bons canaris

es oiseaux chanteurs à

ser au bureau du journal.



clusions proposées par la commission ont adoptées sans opposition.

Le Conseil adopte l'arrêté allouant un crédit de 160,000 francs pour l'agrandissement de la place d'armes d'Aarau. Le Conseil fédéral demandait 190,000 francs.

**Berne.** — De belles brutes. — Trois belles génisses du pâturage de la Maison Rouge, près des Bois, ont été éventrées par des malfaiteurs demeurés inconnus. Deux d'entre elles ont dû être abattues sur le champ.

**A L'ÉTRANGER**

**Russie.** — Fusillés. — A Lodz (Pologne), le général Koekanoft a donné l'ordre de fusiller 2 soldats du régiment d'infanterie de Kolimawns qui avaient assailli et volé un passant.

**BRÈVES NOUVELLES**

— Suisse —

En pêchant dans le Lac de Joux, M. Guignard, instituteur aux Charbonnières, se noie.

— Lord Roberts, le vainqueur du Transvaal, séjourne à Sierre, dont il est un habitué.

— A Zurich, le crâne fracassé, Bozzi s'effondra, trappé par Züther, un mari peu commode.

— A Renan, dans une dispute, le gendarme tire son revolver. Une balle dans une tête et le gendarme en prison.

— Etranger —

A Brescia (Italie) un train broie une voiture. Trois morts et un agonisant.

— Le paquebot italien *Principessa Yolanda* coule à pic pendant son lancement.

— La ville de Malaga est inondée. L'eau atteint 2 mètres de hauteur. On a repêché 19 cadavres.

— 242 naufragés du *John Curie* sont recueillis par le *Thémis* après 34 jours d'angoisses sur une rive déserte.

**GRUYÈRE**

**Marché-concours de bétail.**

Bulle, 23-24 Septembre 1907.

1<sup>re</sup> Catégorie (pie-rouge)

Taurillons âgés de 6 à 12 mois.

Taureaux présentés, 95 ; primés 65.

Première classe.

Rang	Exposants	Prime
1	Bertschy J., Balliswyl (Méd. d'arg.)	30
2	Wyssmüller J., Bulle (Méd. de bronze)	30
3	Wyssmüller J., Bulle	25
4	Kolly Casimir, Essert	25
5	Jenny-Cotting, Fribourg	25
6	Dunand Ernest, Romont	25
7	Jolliet Isidore, Montbovon	25

Deuxième classe.

8	Jolliet Isidore, Montbovon	20
9	Jungo Charles, Galmis	20
10	Dupasquier Isidore, Vuadens	20
11	Gremaud Arsène Riaz	20
12	Wæber Aloys, Estavayer-le-Gibloux	20
13	Dunand Ernest, Romont	20
14	Bontempo Paul, Châtel	20
15	Portmann Ad., Eggenried	20
16	Soiboz Alfred, Treyvaux	20
17	Marcheret Jos., Rueyres-St-Laurent	20
18	Kolly Casimir, Essert	15
19	Pipoz Victor, Charmey	15
20	Piccard Alfred, Farvagny-le-Grand	15
21	Grangier Placide, Montbovon	15
22	Dunand Ernest, Romont	15
23	Rigolet Calybite, Promasens	15
24	Roulin Virginie, Grenilles	15
25	Dunand Ernest, Romont	15
26	Seydoux frères, feu Pierre, Sâles	15
27	Bontempo Paul, Châtel	15
28	Buchs Vve, La Roche	15
29	Niclass Léon, Farvagny-le-Grand	15

Troisième classe.

30	Moret Ernest, Vuadens	10
31	Ridou Alex., Fribourg	10
32	Gaudard Joseph, Semsales	10
33	Maillard Jules, Vuarmans	10
34	Jenny-Cotting, Fribourg	10
35	Maillard Pierre, Attalens	10
36	Wyssmüller J., Bulle	10
37	Clement Joseph, Fribourg	10
38	Gremaud frères, Maules	10
39	Clement Joseph, Fribourg	10

40	Bontempo Paul, Châtel	10
41	Oberson Mariette, Farvagny	10
42	Curat frères, Mossel	10
43	Vandans Louis, Attalens	10
44	Bavand Et., Vandereus	10
45	Savoy Joseph, Attalens	10
46	Charrière A'ez., Romanens	10
47	Reynaud Joseph, Farvagny	10
48	Comba Paul, Montbovon	10
49	Cottet Joseph, Bossonnens	10
50	Morand Ang., Bulle	10

Quatrième classe.

51	Romanens Th., Vuippens	5
52	Esseiva François, Part-Dieu	5
53	Jenny Cotting, Fribourg	5
54	Geinoz Fr., feu Alex., Neirivue	5
55	Dunand Ernest, Romont	5
56	Basser frères, Guin	5
57	Dupasquier Isidore, Vuadens	5
58	Moret Isidore, Vuadens	5
59	Charrière Alex., Romanens	5
60	Wysemüller Jak., Bulle	5
61	Gaudard Joseph, Semsales	5
62	Eggetwyler Vitaline, St-Sylvestre	5
63	Fasel frères, Vuissens	5
64	Fasel Alph., Vuissens	5
65	Ruffieux Emile, Bulle	5

Noire

Taureaux présentés, 58 ; primés, 39

Première classe.

1	Garin Jules, Bulle (Méd. d'argent)	30
2	Menoud Ign., Romont (Méd. bronze)	30
3	Doussé Pierre, Arconciel	25
4	Ayer Joseph, Fayens	25

Deuxième classe.

5	Jenny Cotting, Fribourg	20
6	Ayer Joseph, Fayens	20
7	Wæber Joseph, Treyvaux	20
8	Grandjean Jules, Estavannens	20
9	Deillon François, La Joux	20
10	Peiry Etienne, Treyvaux	15
11	id. id.	15
12	Andr. y Jules, Charmey	15
13	Rime Auguste, Charmey	15
14	Roulin Dominique, Treyvaux	15
15	Jaquet Charles, Estavannens	15

Troisième classe.

16	Esseiva frères, Les Ecasseyes	10
17	Dumas Henri, la Magne	10
18	Clément Philippe, Ependes	10
19	Doussé Pierre, Arconciel	10
20	Favre Olivier, Le Crêt	10
21	Chevalley Georges, Attalens	10
22	Peiry Jean, Botterens	10
23	Institut de St-Nicolas, Drognens	10
24	Broderd Alfred, La Roche	10
25	Théaulaz Antoine, La Roche	10
26	Overney frères, Charmey	10
27	Philippona Maxime, Treyvaux	10
28	Bioley frères, Bonnefontaine	10
29	Pittet frères, Bulle	10
30	Grandjean Jules Sâles	10
31	Papaux frères, Treyvaux	10
32	Andrey Eugène, Pont-en-Ogoz	10

Quatrième classe.

33	Bapst Jules, Riaz	5
34	Favre Léon, Vuadens	5
35	Peiry Etienne, Treyvaux	5
36	Gapan Louis, Echarlens	5
37	Barras Veuve Marie, Farvagny	5
38	Thoos frères, Oberried	5
39	Pythou François, Le Châlelet	5

II<sup>me</sup> Catégorie (rouge)

Taureaux ayant de 1 à 2 ans

Taureaux présentés : 48 ; primés : 32

Première classe

Rang	Exposants	Prime
1	Syndicat d'élevage Tavel (médaille d'argent)	50
2	Cochard Jules, Monteynan (médaille de bronze)	50

3	Wyssmüller J., Bulle	40
4	Bœchler Louis, Vallon	40
5	Glasson et Gremaud, Bulle-Riaz	40
6	Dupasquier Joseph, Vuadens	30
7	Wyssmüller J., Bulle	30
8	Wyssmüller J., Bulle	30
9	Clerc Eugène, Le Crêt	30
10	Pury Maurice, Middles	30

Deuxième classe.

11	Rolle Vincent, Grenilles	25
12	Buchs Christophe, Bellegarde	25
13	Curat frères, Mossel	25
14	Esseiva Fr., Part-Dieu	25
15	Romanens Th., Vuippens	25
16	Monnard Pierre, Attalens	25

Troisième classe.

17	Synd. d'élevage Grandvillard	20
18	Comba Th., Montbovon	20
19	Tercier frères, Vuadens	15
20	Charrière Alex., Romanens	15
21	Pasquier Louis Maules	10
22	Buchs Emile, La Roche	10
23	Chassot frères, Vuisternens	10
24	Pipoz Victor, Charmey	10
25	Synd. d'élevage, Bellegarde	10
26	Biazer frères, Guin	10
27	Mauron Marie-Ursule, Farvagny	10
28	Repond Ph., Villarvolard,	10
29	Pittet Antoine, La Joux	10
30	Morand Louis, Le Pâquier	10
31	Pipoz Victor, Charmey	10
32	Buchs Christ., Bellegarde	10

Noire.

Taureaux présentés : 49 ; primés : 37

Première classe.

1	Ecole pratique d'agriculture Grangeneuve (médaille d'argent)	35
2	Spielmann frères, Sâles (médaille de bronze)	35
3	Wæber Jean Jos., Treyvaux	35
4	Chappaley François, Charmey	35

Deuxième classe

5	Wæber Jean Jos., Treyvaux	30
6	Jacquier Sulpice, Prez vers Siviriez	25
7	Perler Madeleine, Ependes	20
8	Tinguely frères, La Roche	20
9	Wæber Jean Jos., Treyvaux	20
10	Jacquier Sulpice, Prez vers Siviriez	20
11	Favre Olivier, Le Crêt	20
12	Seydoux Delphine, Sâles	20
13	Pythou Pierre, La Pierraz	20

Troisième classe.

14	Brugger Jean, St-Ours	15
15	Institut de St-Nicolas, Drognens	15
16	Hospice de Marsens	15
17	Favre Alfred, Le Crêt	15
18	Dumas Henri, la Magne	15
19	Peiry Etienne, Treyvaux	15
20	Papaux frères, Treyvaux	15
21	Maradan Alph., Pont-la-Ville	15
22	Monard frères, Pont-la-Ville	15
23	Jaquet Alph., Les Gânes	15
24	Schouwey Gratien, Hauteville	15
25	Ronlier Tonia, Sommentier	15
26	Gachet Jules, Epagny	15
27	Pittet frères, Vuisternens	15
28	Seydoux Delphine, Sâles	15

Quatrième classe.

29	Peiry Etienne, Treyvaux	10
30	Droux Hilaire, La Joux	10
31	Peiry Etienne, Treyvaux	10
32	Doussé Pierre, Arconciel	10
33	Oberson François, Maules	10
34	Trinchan frères, Arconciel	10
35	Mossu Louis Broc	10
36	Esseiva frères, Les Ecasseyes	10
37	Bulliard Joseph, Rossens	10

III<sup>me</sup> Catégorie (rouge)

Taureaux âgés de 2 à 3 ans.

Taureaux présentés, 11 ; primés 11

Première classe.

Rang	Exposants	Prime
1	Syndicat d'élevage, Treyvaux (Méd. d'argent)	50
2	Gremaud Arsène, Riaz (Méd. de bronze)	45
3	Sadan Léon, Hauteville	40
4	Ruffieux Emile, Bulle	40
5	Joye Raymond, Les Gânes	30
6	Comba Paul, Montbovon	30
7	Dorthe Ant., Bossonnens	30

Deuxième classe.

8	Bussard Joseph, Sâles	20
---	-----------------------	----

Troisième classe.

9	Geinoz Fr., Neirivue	10
10	Borcard Flor., Vaulruz	10
11	Gremaud Alph., Grattavache	10

Noire

Taureaux présentés, 12 ; primés, 11

Première classe.

1	Syndicat d'élevage de Sâles (Méd. d'argent)	40
2	Bourquenoud Constant, Charmey (Méd. de bronze)	30
3	Tinguely Jacques, La Roche	30

Deuxième classe.

4	Syndicat d'élevage d'Alterswyl	25
5	Soiboz frères, Treyvaux	25
6	Schouwey Marcellin, Ependes	25
7	Menoud Ignace, Romont	20
8	Andrey Eugène, Pont-en-Ogoz	20
9	Rime Auguste, Charmey	20

Troisième classe.

10	Yerly Victor, Treyvaux	15
----	------------------------	----

Quatrième classe.

11	Doutaz Paul, Saussivus	10
----	------------------------	----

IV<sup>me</sup> Catégorie

Taureaux de syndicats au-dessus de 3 ans.

Taureaux présentés, 7 ; primés, 7

Première classe.

1	Roulin Dominique, Treyvaux (Méd. d'argent)	50
2	Syndicat d'élevage, Epagny (Méd. de bronze)	50
3	Syndicat d'élevage, Givisiez	40
4	Dénervand frères, Mézières	40

Deuxième classe.

5	Peiry Etienne, Treyvaux	25
6	Tinguely Alphonse, La Roche	25

Troisième classe.

7	Seydoux Léon, Vaulruz	10
---	-----------------------	----

La foire de la Saint-Denis.

— C'est par des journées d'automne idéales, sous les dernières caresses du soleil que s'est déroulée notre grande foire. Jamais, disent les vieux, on n'a vu une aussi belle réussite. Le concours de lundi avait attiré déjà beaucoup

d'amateur. Mardi matin, le coup d'œil sur le champ de foire était superbe et des personnes, qui assistaient pour la première fois à cet immense marché, étaient vraiment émerveillées. Au milieu des rangs serrés du bétail, parmi les marchands et les vendeurs, se promenait avec un air intéressé M. Weissenbach, conseiller d'Etat, venu pour le concours de lundi et la distribution des récompenses.

Les ventes se concluent bon train et les prix sont élevés, plus élevés que l'année dernière, surtout pour les bêtes de choix. « Je n'ai jamais vu autant de gros prix », nous disait un éleveur.

Mercredi, la journée a été plus importante que ces années dernières grâce à l'arrivée des marchands israéliques, qui n'étaient plus retenus par leurs fêtes religieuses et ont apporté un regain d'activité. On en jugera par les tableaux comparatifs suivants des expéditions faites par chemin de fer.



Mardi matin, le coup d'œil sur le champ de foire était superbe et les visiteurs, qui assistaient pour la première fois à cet immense marché, étaient émerveillés. Au milieu des rangs serrés du bétail, parmi les vendeurs et les acheteurs, se promenaient avec un air intéressé M. de Broc, conseiller d'Etat, venu assister au concours de lundi et la distribution des récompenses.

Les ventes se concluent bon train et les prix sont élevés, plus élevés que l'année dernière, surtout pour les bœufs. « Je n'ai jamais vu autant de bœufs », nous disait un élève.

La journée a été plus intéressante que ces années dernières. L'arrivée des marchands Israéliens n'étaient plus retenus par les questions religieuses et ont apporté leur lot d'activité. On en jugera par les comparatifs suivants des ventes faites par chemin de fer.

5 wagons	19 têtes
106	834
106	807
11	19

228 wagons 1679 têtes. On tient compte des expéditions. En résumé, on peut dire que le chiffre de 1907 est sensiblement dépassé, dépassé d'une quarantaine de chèvres.

La dernière, nous avions :

5 wagons	25 têtes
112	1034
76	467
17	109

210 wagons 1635 têtes. Les chiffres de cette année étant élevés, et en outre les prix de bœufs élevés, on peut se faire une belle somme que représente l'expédition.

5 : 205 wagons 1610 têtes  
4 : 176 » 1549 »  
3 : 220 » 1839 »  
amené sur la foire 2654 têtes. Environ 900 de moins que l'année dernière ; par contre il a été vendu environ 100 pièces de plus. Journée splendide, marché au bétail assez animé. Il y a eu la vente de bœufs, 144 moutons et chèvres, 5 porcs. Les veaux gras se vendent de 1.30 à 1.40 le kilo, les pommes de terre de 6 à 7 les 100 kilos, et les pommes de terre de 3.20 à 3.60 le kilo.

Mardi, grande animation dans les ventes et les salles de ventes. On constate que la vente et l'entraîn ne sont pas ce qu'ils étaient jadis. Les paysans font leurs ventes plus rapidement et rentrent chez eux de sorte que le soir on ne peut aller au bal. Ce qui est un vrai progrès. On n'a plus à déplorer les batailles, comme cela arrive souvent.

feuille que M. Progin portait dans la poche extérieure de son paletot. M. Progin entra au café de l'Ecu ; les individus l'y suivirent. Il en ressortit toujours aussi bien accompagné. Il y avait plus d'une demi-heure que cela durait quand l'un d'eux plongea dans la poche convoitée sa main cachée sous un mouchoir. A ce moment, le gendarme Kolly qui était prévenu leur mit la main au collet et les conduisit en lieu sûr. L'un est Italien ou Tessinois, l'autre Allemand. On vérifiera leur état-civil et leurs faits et gestes. L'un d'eux était porteur d'une paire de ciseaux, certainement destinés à couper les poches.

On se souvient que l'année dernière un agriculteur de Vaudens a été victime d'un vol de 1500 fr. qu'on lui avait enlevés en coupant la poche intérieure de son habit.

**On réclame.** — Il fait bon se promener dans la forêt de Bouleyres par les douces et tièdes journées d'automne. Mais on ne peut plus s'y asseoir commodément ; les bancs sont enlevés. Les mamans, les bonnes d'enfants et autres promeneurs réclament. Renvoyé à la bonne volonté de Qui de droit.

On nous assure que la nécessité d'un poteau indicateur se fait vivement sentir au raccordement de la rue du Tir et de la rue de Vevy où souvent bicyclettes, automobiles et touristes s'arrêtent perplexes et se fourvoient parfois.

**Ventes de lait.** — On nous annonce les ventes de lait suivantes pour 1907 1908 : Charmey 15 4 ; Estavanens 15 5 et Le Pâquier 15 et 16.

Pour répondre aux multiples interrogations qui nous sont posées, nous faisons savoir que, d'après une communication qu'a bien voulu nous faire le Conseil de paroisse le tirage pour la nouvelle église cath. de Neuchâtel est fixé au 22-25 octobre 1907.

**Tannerie du Bry**  
(dépôt à Bulle)  
Clouterie, huiles & graisses.  
Vernis, véritables produits  
Hemelin pr. sellerie  
& cordonnerie.

**ON DEMANDE**  
un apprenti maréchal. Entrée à volonté. Chez Jaqueroud Louis, maréchal, à Broc.

**A VENDRE**  
à proximité de la fabrique de Broc, un beau domaine de 32 poses de bon terrain dont 2 en forêt, avec maison d'habitation, grange, écuries et remise, eau intarissable, quantité d'arbres fruitiers.  
S'adresser à l'Agence de Publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

**Ventes de bois.**  
Mardi, 1<sup>er</sup> octobre prochain, la commune d'Enney, vendra en mises publiques 35 moules de bois sec, foyard et sapin. Rendez-vous des mises à 9 heures du matin, à l'auberge communale.  
Enney, le 22 septembre 1907.  
Par ordre :  
A. Grandjean, secrétaire.

**Mises de bois.**  
Lundi, 30 septembre, dès 9 heures du matin, la commune de Marsens, vendra en mises publiques un grand nombre de numéros de bois, provenant d'éclaircies, belles lattes et carrons. Rendez-vous au domicile de Dey Louis.  
Marsens le 24 septembre 1907.  
Par ordre : Le Secrétaire.

**A louer**  
un logement. S'adresser à Léonie PERRITAZ, maison Fragnière, rue du Moléson, Bulle.

**Mises de chevaux**  
Mardi, 1<sup>er</sup> octobre prochain, pour cause de rentrée de service militaire, le sousigné vendra en mises publiques devant l'Hôtel de la Belle-Croix, à Romont, 30 à 40 bons chevaux de trait et de selle. Terme pour le paiement.  
DUNAND, fournisseur de chevaux de la Confédération.

**Mise de bois.**  
Vente en mises publiques de soixante planches, bois de charpente, aux Belles Ciernes, rière Lessoc, le Jeudi 10 Octobre, de 2 à 4 heures au Café de la gare. (Café Desroux) à Bulle.  
La visite des bois samedi 5 octobre à une heure, rendez-vous au chalet des Belles Ciernes, où le garde forestier Robadey attendra les amateurs.  
Dupré Notaire.

**A LOUER**  
une chambre meublée bien éclairée. S'adresser au bureau du journal.

**ON DEMANDE**  
pour tenir le ménage d'un homme âgé, une femme de 40 à 50 ans, d'ordre et de toute confiance.  
S'adresser au notaire ROSSIER, à Châteaudoz.

**AVIS**  
Les soussignés préviennent leur honorable clientèle qu'ils ont transféré leur magasin  
d'Epicerie  
Mercerie  
Quincaillerie  
etc, dans la maison de M. Emile Sudan, à côté des Montagnards, à Broc.  
Elles continueront comme par le passé à satisfaire au mieux leur clientèle.  
Sœurs Ruffieux, négociantes.  
Grand choix de couronnes mortuaires.  
Lainage en tous genres pour saison d'hiver. Dépôt de la Teinturerie de Morat. Achat de pailles trempées.

**A LOUER**  
de suite un joli logement de 3 chambres, cuisine, balcon eau et lumière.  
S'adresser au bureau du journal.

Les potages et bouillons faibles et les sauces claires deviennent savoureux quand on les adoucit, après cuisson, de quelques gouttes d'

**AROME MAGGI**  
avec la Croix-Etoile  
En vente chez Louise Dafflon, Marsens.

**Le pressoir à fruits**  
(pilon)  
de la Tour de Tréme est ouvert dès ce jour.

**MISES**  
Lundi, 30 septembre courant, dès 10 heures du matin, l'office des poursuites de la Gruyère vendra en mises au domicile de CASTELLA Joseph, nég. à Neirivue, les objets ci-après désignés : 1 commode - secrétaire, 1 garde robe en sapin, 1 lit complet, une couchette et une poussette, deux machines à coudre, deux tables, deux rouleaux de cuir, 70 paires de souliers, garnitures de magasin avec tiroirs et un certain nombre d'autres objets.  
Bulle, le 27 septembre 1907.  
Office des poursuites.

**PORCHER**  
On demande pour un grand établissement, un porcher capable, connaissant principalement l'élevage des porcs ; la préférence sera donnée à un homme marié.  
Adresser les offres sous B5650H à Haasenstein et Vogler, Lausanne.

**Avis aux Maréchaux.**  
A remettre de suite ou pour époque à convenir, bonne forge, dans un village en pleine contrée agricole. Travail assuré pour deux hommes.  
S'adresser sous chiffre R910N à Haasenstein et Vogler, Cernier, (Ot. de Neuchâtel).

**A louer :**  
deux jolis logements. Eau et lumière électricité, si on le désire.  
S'adresser à M. Jules FRAGNIÈRE, entrepreneur, BULLE.

**Un bœuf**  
de 2 ans, manteau jeune pâle, cornes relevées, s'est égaré le mardi de la foire de Bulle.  
Les personnes, qui pourraient donner des renseignements sur l'endroit où se trouve cet animal, sont priées de s'adresser, moyennant bonne récompense, au propriétaire, M. Pittet Joseph, en Planchy, Bulle.

**Dimanche, 29 septembre,**  
dès 2 h. de l'après-midi  
**CONCERT**  
à l'Hôtel Bellevue  
à BROC  
donné par un groupe d'amateurs.  
Se recommande,  
Le tenancier : Pittet.

**Vente juridique.**  
L'office des faillites de la Gruyère, vendra, le vendredi, 4 octobre prochain, dès 2 heures du jour, au domicile de Auguste GRÉMION, nég., à Gruyères, 1 machine à coudre, 1 canapé, 1 armoire double, 1 commode, 1 horloge de Bourgogne, 1 établi, divers outils, vieux bois de lits, etc., etc.

**Obligations à vendre.**  
On cède au-dessous du pair 4 obligations au porteur, 4% de 1000 fr., du Crédit Gruyérien, remboursables en 1910.  
Adresser les offres par écrit, sous chiffres H4003F, à l'agence Haasenstein et Vogler, à Bulle.

**Les Fils d'Ernest Glasson BULLE**  
Fournitures pour cordonniers et selliers. Clouterie.  
Crin végétal. Trièges.

**Avis aux entrepreneurs et constructeurs de bâtiments**  
Ensuite de l'ouverture de notre gravière, nous pouvons livrer du sable 1<sup>re</sup> qualité, par wagon, au prix le plus avantageux.  
S'adresser à Grandjean-Morand, à Enney.

**Vente de bois.**  
Le mercredi 2 octobre 1907, dès 1 heure du jour, en Maison de Ville, à Rossinière, la municipalité du dit lieu vendra en mises publiques, aux conditions qui seront lues avant la mise, un lot de 109 nos de bois cubant environ 510 m<sup>3</sup> situé dans la forêt de la Traversée.  
Pour voir les bois, s'adresser au garde forestier de triège Alphonse Dubuis. Rossinière, le 20 septembre 1907.  
Par ordre :  
Greffe municipal.

**Leckerlis de Bulle**  
à la boulangerie Ch. Messerly.  
**Cuisinière**  
cherche place dans petite famille.  
S'adresser au bureau du journal.

**On offre à louer :**  
le repas de 10-15 poses. Pour renseignements, s'adresser au bureau du journal.

**Un scieur**  
marié, demande place pour novembre.  
S'adresser au bureau du journal.

**Vente de lait.**  
La Société de laiterie de Gruyères met en soumission son lait pour l'année 1908. Apport annuel 4 à 500,000 litres. Prendre connaissance des conditions et adresser les soumissions chez M. Placide MURITH, président, jusqu'au 2 octobre, à 7 heures du soir.  
Pour la Société :  
Jos. MURITH, secrétaire.

**A La Laiterie Nouvelle à BROC**  
on trouve toujours du fromage gras, mi-gras et maigre, vacherin garanti pour la fondue, beurre 1<sup>re</sup> qualité, crème tous les jours.

**Café-Restaurant**  
à Bulle  
neuf et bien situé, avec clientèle assurée, serait vendu à des conditions avantageuses.  
S'adresser à l'agence de publicité Haasenstein et Vogler, à Bulle.

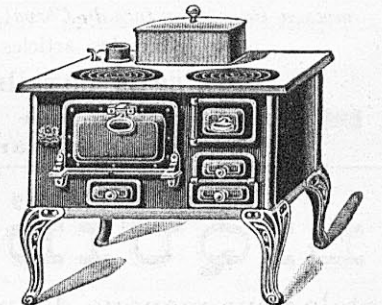
**A vendre :**  
7 poses de terre de bon rapport, eau intarissable, située en Pronovi, commune de La Tour-de-Tréme. Favorables conditions.  
S'adresser à M. Isidore GENILLOUD, à Bulle.

**A vendre :**  
une bonne montagne bien située avec beaucoup de jeune bois.  
S'adresser à M. Andrey, notaire.

**A VENDRE**  
à consommer sur place 7 à 8000 pieds de foin et regain de 1<sup>re</sup> qualité, chez M. Hilaire Rouiller, à La Joux.

**BROC**  
Le soussigné a l'avantage d'informer l'honorable public qu'il a repris le  
Magasin d'épicerie  
de M. SUDAN-BARRAS, à Broc, près de la fabrique.  
Il se recommande par une marchandise de premier choix, à prix très avantageux. Chaque client recevra un ticket d'escompte pour chaque achat.  
On trouvera aussi un choix de liqueurs fines et ordinaires.  
Louis Page.

**MAGASIN A LOUER**  
avec logement et dépendances. Lumière électrique et eau dans la maison. Situation avantageuse et affaire assurée dans grand village industriel de la Gruyère. Convient pour tout genre de commerce.  
S'adresser par écrit à l'Agence de Publicité Haasenstein et Vogler à Bulle.



**POTAGERS** modèle nouveau, perfectionné, à 2, 3 et 4 trous, depuis 55 fr. chez Aug. BARRAS, Fers, Bulle.

**AVIS**  
Le soussigné avise l'honorable public qu'à partir de ce jour on trouvera à son magasin, près de l'Ecu, viande de bœuf, veau et mouton, 1<sup>re</sup> qualité.  
Prix modérés.  
Se recommande :  
Julien DROUX  
boucher-charcutier, Bulle.

**A vendre**  
un petit char patent, un traineau et un harnais complet, chez M. NICLASS Auguste, Hauteville.

**Foin à vendre.**  
A vendre environ 14,000 pieds de foin et regain de première qualité à consommer sur place. Emplacement pour 30 pièces de bétail. Eau à l'abri.  
S'adresser à M. Félix Niclass, commerce de tissus, Hauteville.

**Les Fils d'Ernest Glasson BULLE**  
Scories Thomas.  
Engrais divers d'automne.

**25 Vachers**  
sont demandés par le Bureth-Intern, de placement G. Weranmüller, à Monthey.  
Vachers célibataires et ménages pour France et Suisse.



## Banque Populaire de la Gruyère

A BULLE

(Fondée en 1853)

Nous émettons actuellement et jusqu'à nouvel avis des  
Certificats de dépôt d'espèces  
nominatifs ou au porteur

à 4 1/4 %

à 3-5 ans fixe, dénouçables aux conditions usuelles de la Banque.

Les titres sont émis pour des montants divisibles par 100 et ne pourront être inférieurs à fr. 500.—

La Direction.

VERITABLE

## Alcool de menthe et camomilles

inventé et préparé par

**Fred. Golliez, pharmacien, Morat.**

(Marque des 2 palmiers.)

Produit hygiénique indispensable. Dissipe les maux de cœur, de tête, d'estomac, les étourdissements, indigestions. Excellent aussi pour les dents et la bouche grâce à ses propriétés antiseptiques et rafraichissantes.

En vente en flacons de fr. 1.— et fr. 2.— dans toutes les pharmacies.

Dépôt général: Pharmacie Golliez, Morat.

## Tout le monde est d'accord

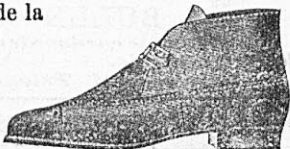
de constater que, malgré la hausse énorme de la chaussure, le magasin

**Th. Sottas-Thalmann, à Bulle**

maison Barras, en face du Cheval-Blanc

peut livrer des articles, solides, élégants, à des prix sans pareils de bon marché.

Chaussures de luxe. — Souliers de travail. La maison se charge des réparations.



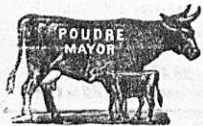
Faïence, Verrerie

## LIQUIDATION

totale pour manque de place, au prix de facture dès ce jour chez

## AUGUSTE BARRAS, FER, BULLE

Marque déposée.



**POUDRE MAYOR**  
tonique, dépurative, antiépidémique

POUR LE BETAIL

de B. MAYOR, vétérinaire et pharm.



Vente en gros: Vve Alf. DELISLE & C<sup>e</sup>, fab<sup>re</sup>, Lausanne et A. PANCHAUD, Vevey  
Attention aux contrefaçons. — En vente partout.

## Magasin d'armes de chasse et de tir

**Th. BUSER, armurier**

Rue de l'Hôpital 35

FRIBOURG

Rue de l'Hôpital 35

Fusils de chasse dans les qualités courantes et fines.  
Carabines Robert avec obturateur depuis fr. 16.—.  
Munitions et accessoires de chasse et de tir.  
Atelier de réparation. Travail sérieux et soigné.  
Renseignements gratuits et franco sur demande.

Nous délivrons actuellement des:

**OBLIGATIONS (bons de caisse) 4 1/2 %**

nominatives ou au porteur, à 3 ans fixe et dès lors, remboursables, moyennant avertissement de 3 mois, avec coupons semestriels.

H. BETTIN & Cie.

56, Grand'rue, 56, Fribourg.

Ensuite de la hausse considérable de matières premières, la Société des

## Chocolats Peter & Kohler

s'étant, comme tous les autres fabricants suisses, vu dans l'obligation d'augmenter ses prix, croit devoir prévenir le public, en vue d'éviter des confusions, qu'elle a fixé comme suit les nouvelles conditions de vente au détail de ses produits:

Chocolat des familles, porté de fr. 2.40 à fr. 2.90 le kg.  
> économique, > > 2.80 > 3.20 >  
Cacao (prix minimum) > > 3.40 > 4.20 >

Les prix des autres qualités sont augmentés dans les mêmes proportions.

< CHOKOHLER > et Chocolats au lait < GALA PETER > & NESTLÉ  
Tablette (du poids classique de 100 gr. but) portée de fr. 0.40 à 0.50  
> > 50 gr. > > 0.20 à 0.25  
Croquette > 200 gr. > > 1.— à 1.20  
> > 100 gr. > > 0.50 à 0.60

## VINS rouges & blancs

garantis naturels

à fr. 35, 38, 40, 50, 60 et 80 les 100 litres.

— Fûts de toutes grandeurs à la disposition des clients. —

Envoi des échantillons franco sur demande.

Se recommande:

**Francisco RIBES, vins, à Bulle,**  
propriétaire de vignes à San Jaume (Espagne).

## Lots

de la loterie pour la reconstruction de l'église incendiée de

## Planfayon

4376 lots en espèces fr. 60,000.  
Les lots de fr. 15,000, 5,000, 1,000, etc.  
Cette loterie mérite le soutien de tout le monde. — On cherche des revendeurs. Conditions très favorables. — Demandez le tarif.  
Les billets sont en vente par le Bureau central, Grand Rue 31, à Fribourg, ou à l'agence Fleuty, rue Gourgas, Genève, et chez les revendeurs, à Bulle. [1080]

## „LA GENEVOISE”

Compagnie d'assurance sur la vie

### GENÈVE

conclut aux meilleures conditions: Assurances au décès, assurances mixtes assurances combinées, assurances pour dotation d'enfants. Conditions libérales Polices gratuites.

RENTES VIAGÈRES  
aux taux les plus avantageux.

Demandez prospectus et renseignements à M. Emile Morand, agent général, à Bulle, à M. J. de RABOURS inspecteur pour la Suisse, romande, à Genève, ou au Siège social, 10 rue de Hollande, à Genève. [1254]



Contre boutons, dartres, épaissement du sang, rougeurs, maux d'yeux, scrofules, démangeaisons, goutte, rhumatismes, maladies de l'estomac, hémorroïdes, affections nerveuses, etc. — La Salsepareille Model soulage les souffrances de la femme au moment des règles et se recommande contre toutes les irrégularités. Nombreuses lettres et attestations reconnaissantes. Agréable à prendre. 1/3 litre 3.50 fr., 1/2 litre 5 fr., 1 litre (une cure complète) 8 fr.  
Dépôt général: Pharmacie centrale, rue du Mont-Blanc, 9, Genève. — Dépôt à Bulle: Pharmacie Gavin.

## Viande en conserves.

Langue de bœuf, de porc. Tête de veau. Lapin. Poulet de Bresse entier. Civet de lièvre et ch-vrenil. Porcés de foie gras. Hors-d'œuvre russe. Potted grosses et Blackwell.  
Extraits de viande en pots. Liebig Kæmmerich, Ostræt.  
Chez Vve Louis Treyvaud, Bulle.

La Fabrique de Meubles de Cernier. (Nouchâtel), est acheteur de quelques wagons de soies

**Verne, Peuplier, Foyard, Noyer Chêne.**

Paiement comptant. Adresser les offres avec dimensions et prix.

## A VENDRE

quelques bons chevaux garantis trait et voiture, chez M. Jos. Remy, voiturier, à BULLE.

En 2-3 jours,

les goîtres et toute grosseur au cou disparaissent: 1 flac. à 2 fr. de mon eau antigoitreuse suffit.  
Mon huile pour les oreilles guérit tout aussi rapidement bourdonnements et dureté d'oreilles, 1 flac. 2 fr.  
S. FISCHER, méd. à Grub 266 (Appenzell Rh.-E.) (H7100)

## A VENDRE

9000 pieds de foin et regain, de 1<sup>re</sup> qualité, à consommer sur place et 12 poses repais.  
S'adresser à M. Jean VALLÉLIAN, au Terraillet, BULLE.



re bureau du journal.

s premières, la Société des

**Kohler**

sses, vu dans l'obligation  
public, en vue d'éviter des  
conditions de vente au

0 à fr. 2.90 le kg.

0 > 3.20 >

0 > 4.20 >

les mêmes proportions.

LA PETER & NESTLÉ

ortée de fr. 0.40 à 0.50

> 0.20 à 0.25

> 1.— à 1.20

> 0.50 à 0.60

**es & blancs**

garantis naturels

et 80 les 100 litres.

à disposition des clients. —

franco sur demande.

vins, à **Bulle,**

ume (Espagne).

**Planfayon**

espèces fr. 60,000.

000, 5,000, 1,000, etc.

le soutien de tout le

des revendeurs. Condi-

es. — Demandez le tarif.

ote par le **Bureau central,**

ourg, ou à l'agence **Fleuty,**

et chez les revendeurs.

[1080

**VOISE**

sur la vie

u décès, assurances mixtes

enfants. Conditions libérales

RES

ageux.

**Emile Morand,**

inspecteur pour la Suisse,

Hollande, à Genève. [1254

nde en conserves.

de bœuf, de porc. Tête de veau.

et de Bresse entier.

lièvre et ch-vreuil. Porcs de

lors-d'œuvre russe. Potted grosses

il.

de viande en pots. Liebig Kæm-

trout.

**Louis Treyvaud, Bulle.**

rique de Meubles de Cer-

enchâtel), est acheteur de

agons de soies

**ne, Peuplier,**

**ard, Noyer**

**Chêne.**

à comptant. Adresser les offres

sions et prix.

**VENDRE**

ques bons chevaux

ait et voiture, chez **M. Jos.**

ointrier, à BULLE.

**En 2-3 jours,**

tres et toute grosseur au cou

issent : 1 flac. à 2 fr. de mon

goîtreuse suffit.

huile pour les oreilles guérit

si rapidement bourdonnements

d'oreilles, 1 flac. 2 fr.

**FISCHER, méd. à Grub**

(Appenzell Rh.-E.) (H710G)



## LES 20 Enfants martyrs

PAR  
JULES MARY.

— Allons, j'ai assez attendu, fit le directeur.  
Et Marie-Thérèse, presque debout sur son lit, mais ne lâchant pas le petit qu'elle serrait de toutes ses forces contre son sein :

— Mais pourquoi? pourquoi? qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait? Est-ce parce que moi-même je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère? Oui, n'est-ce pas? C'est parce que je suis une fille de l'hospice? je ne suis pas libre... je ne suis qu'une esclave?... J'appartiens à l'administration et elle a tous les droits sur moi. Je ne suis rien. A qui me plaindrais-je? Personne ne voudrait m'entendre... Mon Dieu, monsieur, je vous en prie, ayez pitié de moi!...

Le directeur haussa les épaules et murmura :

— Elle est folle, ma parole d'honneur, cette gamine.

Car c'était bien encore une gamine, en effet, que cette fillette de dix-sept ans! Mais qu'elle fût sa jeunesse, elle était sacrée, puisqu'elle était mère et puisque, du fond de ses entrailles, son cri épouvanté réclamait le droit à élever son enfant!

Elle essuya son front couvert de sueur :

— Tenez, monsieur, dit-elle, je vais vous proposer une chose. Cela arrangera tout, peut-être, si vous l'acceptez. Laissez-le-moi, mon petit. Je le nourrirai. Je l'élèverai. Vous verrez comment je m'acquitte de mes devoirs maternels. Vous verrez aussi comment je me conduis. Si dans ma conduite, désormais, vous trouvez quelque chose de répréhensible, une fois, rien qu'une fois seulement, eh bien! alors, monsieur, vous me prendrez mon fils... Oui, vous me le prendrez... Je ne vous le disputerais plus... Je vous en reconnaitrai le droit....

Et elle pleura, enfin, elle pleura avec des sanglots.

Mais le directeur avait son opinion faite sans doute et il ne voulut pas se laisser toucher par ces larmes. Il laissa échapper un geste d'impatience.

Alors, elle vit bien que tout ce qu'elle dirait serait inutile. Elle n'était pas la plus forte. Ces gens-là étaient ses maîtres.

Elle embrasse son petit :

— Mon enfant! mon cher enfant!

Et elle s'affaisse dans le lit sans plus de force. Et quand elle voit que les autres viennent à, elle

sans pitié, elle perd connaissance, avec un grand geste des deux mains vers eux pour les écarter.

— C'est heureux, dit le directeur.

Et l'infirmière emporte l'enfant.

Ils s'éloignent de Marie-Thérèse. Ils la laissent. Elle est seule.

Elle revient à elle sans secours, et quand elle ne voit plus l'enfant, elle a, vers ceux qui le lui ont volé — car c'est un vol — une imprécation de rage et de désespoir.

On avait immatriculé l'enfant (1). Elle ne le reverrait plus; des années s'écouleraient avant qu'elle eût le droit de le redemander et qu'on le lui rendit.

C'était un crime, un vrai crime, qu'on avait commis sur elle, un crime administratif, comme il s'en commet encore trop souvent dans l'Assistance publique en province.

Quand elle fut complètement remise, elle reprit son travail. Mais elle était d'une tristesse sombre et silencieuse. Elle n'entendait même pas les plaisanteries cruelles que ses camarades lui lançaient. Elle était bien indifférente à cela, vraiment!

Elle avait écrit à Henri, dès qu'elle en avait eu la force.

Et elle lui demandait d'avoir compassion d'elle et de lui faire rendre son enfant, de venir au moins la voir, elle, une fois; de lui écrire au moins une lettre, si courte qu'elle fût; de lui donner signe de vie, afin qu'elle pût reprendre un peu de courage pour supporter son infortune.

Elle envoya la lettre. Toujours pas de réponse. Alors, dans son cœur, germe une étrange haine pour cet homme.

Elle n'écrivit plus. Et bientôt, travaillant avec rage, redevenue fraîche et plus belle que jamais, on eût cru que s'était enfin effacé en elle le souvenir de l'enfant.

Trois années s'écoulèrent, et sa vie allait changer.

Elle avait vingt ans environ. Elle était trop séduisante pour ne pas être souvent remarquée. Elle le fut en effet, et elle eut à se défendre contre des tentatives d'autant plus fréquentes que l'on savait qu'elle avait succombé une fois, ce qui livrait chemin aux espérances.

Elle avait résisté. Elle ne voulait plus ni aimer ni être aimée.

Elle le fut pourtant bientôt. Depuis quelque temps déjà, elle avait vu rôder autour d'elle le fils d'un fermier des environs, nommé Jean Violaines, qui ne négligeait aucune occasion de la rencontrer, de la voir et même de lui parler.

Elle le connaissait bien, ce manège, et elle ne s'y laissait plus prendre, maintenant.

(1) Authentique.

Mais elle avait beau faire: quelque chose lui disait que Jean ne l'aimait pas comme l'avait aimé Milberg, non, pas de la même façon.

Enfin, après de longues hésitations, il finit par lui parler. Et, s'enhardissant tous les jours un peu, il lui disait combien il la trouvait belle et combien il l'aimait.

Il tremblait beaucoup en parlant, et il n'osait presque la regarder. Il avait constamment les yeux baissés.

C'était un grand garçon maigre, à moustaches blondes, aux yeux bleus très doux, qui paraissaient encore plus bleus à cause du hâle très foncé du visage.

Il avait vingt-cinq ans environ. Sans être riche, la ferme de la Pierre-de-Marbre, qui appartenait à son père, lui donnait de l'aisance — une aisance gagnée au prix d'un travail acharné et qui, tous les ans, dépendait aussi du ciel plus ou moins clément, des récoltes plus ou moins généreuses.

— Mademoiselle Marie-Thérèse, dit-il, j'ai été bien hésitant à vous parler. Pourtant, je ne puis pas rester toute ma vie à vous aimer sans vous le dire. Je vous aime, mademoiselle Marie-Thérèse, et puisque vous n'avez pas de parents auxquels je pourrais m'adresser, c'est à vous que je viens demander, voulez être ma femme.

Elle tressaillit. Sa femme! Ce doux mot, jamais elle ne l'entendait que dans ses rêves, et alors elle en était bercée comme par une musique. Jamais Henri de Milberg ne l'avait prononcé devant elle.

Elle sentit ses yeux se mouiller de larmes; et elle adressa au jeune homme un regard d'infinie reconnaissance.

Mais elle secoua la tête. Le désespoir était dans son cœur.

— Non, non, dit-elle, n'y pensez plus, monsieur Jean...

— Pourquoi? dit-il alarmé.

— Parce que je ne puis pas être votre femme.

Il resta interdit. Pourtant, elle avait l'air si triste en disant cela qu'il reprit un peu de courage.

— Vous ne m'aimez pas? Vous ne m'aimerez jamais?

— J'ai beaucoup d'affection pour vous, monsieur Jean, une affection qui m'est venue tout de suite et qui est très douce. Je suis certaine que ma vie serait bien calme auprès de vous. Et, croyez que je sens bien tout le prix de l'offre que vous me faites, à moi, qui suis une pauvre fille de l'hospice, et qui jamais n'ai été aimée avec votre désintéressement...

Elle avait déjà fait quelques pas, remontant vers la filature. Elle s'en retournait lentement,



d'un pas fatigué, émue, devinant qu'il ne bougeait pas et qu'il la regardait.

Puis elle l'entendit qui courait derrière elle... Elle s'arrêta.

— Enfin, mademoiselle Marie, dites-moi du moins la raison ?

— La raison ? Elle soupira... Elle hésitait. La dirait-elle ? S'il ignorait tout, elle allait lui briser le cœur. Et sûrement, il ne connaissait rien de son histoire, car il y eût fait des allusions déjà.

Alors, s'il s'informait, il apprendrait par d'autres ce qu'elle aurait dû lui dire. Et il la méprisait, sans doute, parce qu'elle ne pourrait se défendre, ni amoindrir devant lui la faute commise.

Mieux valait tout de suite dire la vérité.

Il lisait sur la figure bouleversée de Marie-Thérèse le cruel combat qui se livrait en son cœur.

— Ecoutez, monsieur Jean... ne me blâmez pas... ne me faites aucun reproche... Vous ne savez rien de ce qui s'est passé entre M. Henri de Milberg et moi...

— Non, dit-il d'une voix altérée... non, vraiment. Et que s'est-il passé, mademoiselle ?

— Il a été mon amant.

Il recula, la tête basse comme écrasé.

Alors, elle reprit, puisant de la force dans sa honte même :

— Et ce n'est pas tout... J'ai un enfant

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Son amour et ses espérances s'effondraient du même coup.

Elle conta la lugubre histoire jusqu'au jour où les hommes étaient venus chercher son petit. Et quand elle eut fini :

— Vous voyez, monsieur Jean, je ne puis être votre femme.

Il fit, d'une voix basse, assourdie :

— C'est vrai !

Et ce fut lui, cette fois, qui s'en alla dans l'ombre humide du chemin creux.

## V

Les jours qui suivirent cette conversation furent encore plus tristes pour elle. Elle se voyait complètement délaissée. Et il en serait ainsi toute sa vie. Chaque fois qu'elle serait aimée, son honnêteté l'obligerait à pareille révélation, et sa faute connue éloignerait les plus aimants, refroidirait les ardeurs les plus dévouées.

Et sa haine contre Milberg s'en augmentait.

Puis un soir, presque à la nuit, alors qu'elle revenait d'une course à Sedan et qu'elle passait devant la douane, en avant du pont de Donchery, elle s'entendit appeler.

Elle se retourna, émue par cette voix qu'elle reconnaissait... C'était Jean Violaines.

— Bonsoir, Marie-Thérèse, dit-il simplement.

— Bonsoir, monsieur Jean.

Et sous le coup des souvenirs qui affluaient et retraçaient l'aveu fait par elle, entendu par lui, l'aveu si douloureux, ils restèrent gênés, silencieux.

Elle n'avait rien à lui dire. C'était à lui de parler.

Il dit à la fin naïvement :

— J'ai été bien malheureux tous ces temps-ci.

— Moi aussi, monsieur Jean, parce que je comprenais que je vous avais fait de la peine.

— Oh ! oui, beaucoup de peine.

Et il soupira ; puis, avec hésitation :

— Tout peut s'arranger, si vous y consentez.

— Comment ?... Je ferai ce qu'il faudra, monsieur Jean !

— Votre enfant, mademoiselle Marie, l'enfant d'Henri de Milberg, qu'est-il devenu ?

— Il existe toujours. L'assistance m'en donne des nouvelles de temps en temps. Mais je ne sais pas où il est placé.

— Et que comptez-vous faire de lui ?

— Lorsque je me serai rendue libre, lorsque

l'Assistance publique n'aura plus de droits sur moi, lorsque j'aurai trouvé une place où je gagnerai largement ma vie et celle de mon enfant, j'irai le redemander, et on me le rendra.

Il parut inquiet.

— Oui, fit-il, se parlant à lui-même plutôt que s'adressant à Marie-Thérèse, c'est d'une bonne mère... On ne peut pas lui en faire un reproche.

— Pourquoi me faites-vous ces questions, monsieur Jean ?

— J'ai réfléchi, Marie, dit-il, et je vous aime tant que je tâcherai d'oublier l'histoire de votre amour, si vous m'assurez de nouveau que vous n'aimez plus...

Les yeux de la jeune fille eurent un éclair de haine.

Elle n'avait pas besoin de parler.

— Oui, je le vois bien, dit-il, vous ne m'avez pas menti, mais ce n'est pas tout. Je ne voudrais pas voir auprès de moi cet enfant : cela me rappellerait trop l'homme que vous avez connu.

— On vous a pris votre enfant, Marie ; si vous êtes séparée de lui, ce n'est donc pas votre faute, vous n'avez rien à vous reprocher. Des méchants sont venus, et vous avez été leur victime. Eh bien ! puisque l'enfant vous a été enlevé, il faut le laisser là où des étrangers prennent soin de lui. Et nous serions alors mari et femme. Et nous pourrions être heureux.

— Heureux, dit-elle en hochant la tête, vous peut être, mais moi ?

— Vous réfléchirez, Marie. Ce que je vous demande est grave. Je n'exige pas que vous me donniez tout de suite une réponse.

— Je ne pense pas que j'aurai besoin de réfléchir.

— Vous acceptez ?

— Non, monsieur Jean, ce serait mal.

— Pourtant, Marie ?

— Je vous aime... Je vous aime beaucoup, d'une tendresse très douce et comme maternelle. Je voudrais me dévouer à vous parce que vous vous êtes montré bon pour moi, et je serais bien heureuse si je pouvais souffrir, souffrir beaucoup, et si, en souffrant, je contribuais à votre bonheur...

— Ne refusez pas, Marie !

Si j'abandonnais mon enfant, je me rendrais coupable, et vous m'en aimeriez moins...

D'autres jours se passèrent encore...

Il la revit, ainsi qu'il l'en avait prévenue. Elle refusait toujours, mais déjà sa résolution faiblissait.

Qu'était-il devenu l'enfant ? Lui apporterait-il de la joie, à la mère, ou bien plutôt ne ferait-il pas son tourment ?

Voilà ce qu'elle se disait peu à peu.

Et en regard de cette incertitude, elle mettait toutes ses espérances de calme, de vie tranquille, dans la paix du foyer, auprès de Jean Violaines ; une existence comme elle n'en avait jamais osé en rêver ; les filles comme elles, assistées, enfants de l'hospice, se marient peu. Cet abandon, dont elles ne sont pas coupables, pourtant, pèse sur elles ainsi qu'une tare.

Enfin, elle fut faible, elle fut coupable.

Quand, pour la troisième fois, Jean Violaines vint lui demander si elle consentait enfin, elle tomba en pleurant dans ses bras.

Il n'était pas conclu encore, ce mariage, pourtant. Le père Violaines refusait avec énergie. Il avait rêvé pour son fils unique, un mariage riche. Mais Jean avait passé vingt-cinq ans. Il aimait Marie-Thérèse follement. Il avait oublié le passé. Il était capable de bien d'autres folies. Comme son père ne se laissait pas fléchir, il le menaça des sommations respectueuses.

Alors, le paysan ne dit plus mot. Mais il garda de ce jour contre sa bru une mortelle haine.

Il fit aménager une petite maison, derrière les communs de la Pierre-de-Marbre, et il vécut là,

désormais seul, faisant sa cuisine lui-même, recevant rarement une visite.

Il ne remit pas les pieds à la ferme, malgré toutes les prières de Marie-Thérèse et de son fils. Il ne répondait que rarement à Jean lorsqu'il le rencontrait par hasard dans la campagne ou bien autour de la ferme.

Quand à Marie-Thérèse, elle n'existait pas pour lui. Ses petits yeux gris pourtant, tout luisants de sa colère, la suivaient parfois.

Et il murmurait avec un mauvais sourire :

— C'est bon, c'est bon, j'aurai mon tour !

Cependant Marie-Thérèse n'était pas heureuse. Après l'ivresse des premiers jours de son mariage, la joie infinie de se voir hors de la misère et de l'abandon des enfants de l'hospice, la réflexion était venue, et avec la réflexion les remords.

Elle concentra tous ses efforts ; toute son attention à empêcher son mari de deviner ses inquiétudes.

Jean était heureux ; il l'eût même été complètement si son père s'était montré moins âpre et s'il avait radouci sa rancune.

Marie-Thérèse, voyant ce bonheur, n'avait garde de le détruire. Et lui, ne comprenant pas qu'elle dissimulait, croyait qu'elle avait pris parti de l'abandon de son fils et qu'elle n'y pensait plus... Elle y pensait pourtant tous les jours.

L'enfant vivait. Il était toujours sous la surveillance de l'administration. Elle n'en pouvait savoir davantage.

Mais sa faute semblait avoir appelé peu à peu le malheur sur la Pierre-de-Marbre.

Coup sur coup, des catastrophes firent croire qu'un mauvais génie veillait maintenant sur les jeunes mariés, écartant d'eux toute satisfaction pour changer leurs joies en peines.

L'argent liquide, gardé soigneusement pour des achats de terres depuis longtemps convoitées, fut dépensé. Il ne reste rien pour se défendre contre l'avenir.

Et l'avenir se présenta très sombre. Ce furent de mauvaises récoltes d'abord, malgré tous les soins. Puis le bétail souffrit. Des chevaux moururent aussi, après des vaches, après un troupeau de moutons tout entier qu'on perdit en moins de trois semaines.

Au lieu d'acheter, au bout de quelques années, il fallut vendre.

Le père de Violaines suivait cette débâcle de son œil sournois. Les années s'écoulaient et il ne pardonnait pas et, dans le fond de son cœur, Marie-Thérèse se disait :

— Tout arrive par ma faute. J'ai été coupable. Je suis punie.

Elle s'en ouvrit à son mari.

— Vois-tu, dit-elle, tout nous accable à la fois. C'est parce que l'enfant n'est pas avec nous.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait semblable allusion. Il n'y répondait point.

Ce jour-là, il prit les mains de sa femme et d'une voix singulièrement énergique :

— Ne me reparle jamais de lui, jamais, tu entends ? Je ne veux pas de cet enfant dans ma maison.

— Le bonheur reviendrait, s'il était là.

— La misère ne me fait pas peur. Le bonheur, je l'aurai tant que tu m'aimeras.

Elle n'osa plus, dès lors, lui faire ces allusions.

Ce fut vers cette époque que, s'étant rendue à la préfecture pour demander des nouvelles de son fils, on lui répondit :

— Il s'est enfui. Nous ne savons pas ce qu'il est devenu...

## VI

Le lendemain même où Juliette reçut de Richard la somme que réclamait l'Assistance publique, elle se présentait pour verser cette somme aux bureaux de l'avenue Victoria.



— Nous allons faire le nécessaire, dit le chef de bureau.

— Et j'attendrai ma fille encore longtemps? Dans deux jours, revenez, nous vous la rendrons.

— Deux jours, comme c'est long! Dites-moi, du moins, où elle est, afin que je la vois mieux, que je la suive en pensée...

— Elle est ouvrière dans une fabrique de tissus, à Saint-Rémy-Mal-Bâti, un petit village du Nord.

— Deux jours, répéta-t-elle, comme c'est long, mon Dieu!

Et tout à coup, il lui vint une idée:

— Mais ne puis-je partir? Ne puis-je aller la chercher moi-même?

— Rien ne s'y oppose.

— Oh! alors, monsieur, vite, vite... donnez-moi tous les papiers qui me sont nécessaires... Aplaissez-moi les difficultés...

— Je vais télégraphier au directeur, qui lui-même enverra l'ordre à la fabrique Laverjol de vous remettre Bertine.

— Oh! merci, merci, monsieur, dit-elle, folle de joie.

Elle rentra chez elle en toute hâte, prit ce qui lui restait d'argent, prévint madame de Mesneuil de ne point s'inquiéter et courut à la gare du Nord.

Le train allait partir. Les portières se fermaient.

— En voiture, madame, en voiture!

Et le train s'ébranla, entraînant la douce Liette vers un nouveau désespoir.

Comme il allait lentement, ce train, pour Liette, fiévreuse...

Elle arriva après avoir deux fois changé de train, à Saint-Rémy-Mal-Bâti, le matin, vers cinq heures.

La campagne était encore ensevelie dans une nuit profonde. Où aller à cette heure-là? Les maisons sont fermées; les habitants endormis.

— Entrez dans la salle des premières, dit le chef de gare, vous serez mieux pour dormir, dans un fauteuil.

— Oh! je ne veux pas dormir, dit-elle en souriant.

Dormir, elle y pensait bien, à deux pas de sa fille!

Debout contre les vitres toutes blanches de givre, elle attendait que le jour parût! Et avec quelle impatience!... Enfin, l'horizon devint gris! L'aube éclaircissait le ciel brumeux du côté de l'Orient.

— Maintenant, dit-elle, je puis partir...

Liette se hâta vers le village. Elle se croisa avec un groupe d'ouvriers, hommes et femmes.

Les tisseurs et les tisseuses entraînaient, passant tout près d'elle, et il y avait des enfants parmi eux, des jeunes garçons et des jeunes filles.

A la fin, n'y tenant plus, elle demanda à une fillette:

— Est-ce que vous connaissez Bertine? mon enfant?

— Oui, madame, répondit l'enfant sans hésiter.

— Bertine, une fille de l'hospice?

— C'est cela, oui, madame, elle est apprentie à la fabrique.

— Tenez, madame, vous voyez les bureaux là-bas, sous la marquise, vous y trouverez M. Mabillet. Je viens de l'y voir entrer avec le directeur de l'agence de l'Assistance publique.

Elle traversa la cour, au milieu des ouvriers indifférents, et entra dans les bureaux, où elle demanda Mabillet.

Celui-ci était en conférence avec le directeur de l'agence, M. Linard.

On la fit attendre. Cela dura longtemps.

A ce moment, le facteur traversait la cour et remettait la correspondance aux bureaux. Plusieurs lettres étaient destinées à Linard. Il les ouvrit. L'une d'elles contenait un télégramme que

lui transmettaient ses bureaux. Linard le déplia et à peine l'eut-il lu qu'il eut un geste de surprise, regarda un instant Liette immobile, qui attendait, et passa le télégramme à Mabillet.

Celui-ci en prit connaissance et haussa les épaules.

— Diable! fit-il.

Et les deux hommes se regardèrent, très embarrassés.

— Oh! monsieur, ne me faites pas languir, je vous en prie, et s'il y a quelque formalité nouvelle, du moins rendez-moi ma fille pendant ce temps-là. Alors je resterai à Saint-Rémy aussi longtemps qu'il le faudra.

Linard se décida à parler.

— Je ne demanderais pas mieux que de vous mettre cette petite fille, et je comprends votre impatience... mais de toute impossibilité, je ne puis vous satisfaire...

Elle se leva brusquement:

— Pourquoi cela, monsieur!

— Bertine n'est plus à la fabrique...

Liette respira. Elle avait cru à quelque catastrophe.

— Que ne le disiez-vous plutôt, monsieur! Où est-elle?

— Nous l'ignorons.

Elle les considéra avec stupeur. Que racontaient-ils donc?

Alors Mabillet la mit au courant.

— M. Linard est justement à la fabrique ce matin à cause d'elle. Votre fille est sous le coup d'une accusation de vol, dit-il avec une hésitation dans la voix. Elle a été enfermée ici, dans une chambre des bureaux, et cette nuit, elle s'est enfuie...

Anéantie, Liette, les mains sur son cœur, pour en contenir les battements, se taisait.

Un si grand malheur l'écrasait... Sa fille accusée de vol! Sa fille en fuite!... Une telle désillusion après un si beau rêve!... C'en était trop pour elle!

— Mais, monsieur, dit-elle à la fin, est-on bien sûr que ma fille soit coupable?...

Il lui semblait, à la pauvre femme, que justement parce que Bertine était sa fille, elle ne pouvait être devenue une voleuse.

Elle se releva, pleurant... Au bout d'un instant, quand elle eut recouvré son sang-froid:

— Que va-t-elle devenir, dès lors, par ce froid, par cette neige?

— Oh! soyez tranquille; où diable voulez-vous qu'elle aille? Il fait un froid de loup... la neige tombe. Je parie que Bertine doit déjà regretter d'être partie et qu'elle songe à revenir...

— Mais si elle revient, monsieur, cette accusation?... Ce sera pour être arrachée de mes bras et être emprisonnée?

Mabillet détourna la tête et ne répondit pas. Sa rancune contre la jeune fille était la plus forte. Les larmes de la mère ne l'émouvaient pas. Ce fut Linard qui répondit:

— Lorsqu'elle reviendra, nous vous la rendrons, madame, je vous le promets... Mais j'ai dit: lorsqu'elle reviendra.

— Alors, monsieur, il pourrait se faire?... interroge-t-elle tremblante.

— Oui... d'autant plus qu'elle n'est pas seule, ce que Mabillet négligeait de vous dire.

— Et qui donc l'accompagne?

— Nous avons appris ce matin qu'un enfant de la fabrique, que sa mauvaise conduite avait fait enfermer dans une maison pénitentiaire, s'était enfui de cette maison, il y a quelques jours. On l'a vu rôder dans les environs de Saint-Rémy, hier soir. Il a même parlé à une de nos petites ouvrières.

— Il connaissait donc Bertine?

— Non seulement il la connaissait, fit Mabillet que la haine aveuglait, mais il était son amant.

— Son amant! son amant! Ma fille! Mon Dieu! mon Dieu!

Et la pauvre femme éclata en sanglots.

Où étaient maintenant ses rêves?

— Du moins, monsieur, vous la chercherez?

— Certes, je vais donner des ordres pour cela, avec son signalement. Elle ne doit pas être loin, et il est fort probable qu'avant vingt-quatre heures nous aurons mis la main dessus.

— J'attendrai donc à Saint-Rémy, dit Liette.

Elle attendit deux jours avant de se présenter de nouveau à la fabrique; puis elle y courut un soir.

Mabillet la reçut.

— Nous n'avons pas de nouvelles, dit-il.

— Vous ne pouvez rien me dire?

— Rien.

— Et M. Linard?

— Il est reparti... Il a beaucoup de travail, M. Linard, et il a bien d'autres chats à fouetter que de s'occuper uniquement de votre fille.

Elle baissa la tête et s'en retourna à l'auberge; mais tous les soirs, on la voyait arriver à la fabrique, et tous les soirs, hélas! elle recevait la même réponse.

Elle écrivit à Paris; à l'Assistance publique, se rendit à la préfecture de Lille, revint et supplia M. Linard, s'adressa à la police.

Mais tout ce monde restait inactif, ou bien les recherches restaient infructueuses.

Alors elle prit un grand parti:

— Je retrouverai moi-même ma fille, se dit-elle.

Et tout de suite, sans plus tarder, elle mit son projet à exécution.

## VII

A pied, au milieu de fatigues sans nombre, par l'âpre froid de ce cruel hiver, elle parcourut les villages voisins de Saint-Rémy: Damousies, Ferrière-la-Grande, Ferrière-la-Petite, Beaufort, jusqu'à Wattignies.

Elle se disait que les enfants n'avaient pu rester bien longtemps sans ressources et qu'ils avaient dû chercher de l'ouvrage bien vite, afin de vivre. Mais elle se trompait, ils ne travaillaient pas, du moins dans les environs. Ils avaient dû quitter le pays.

Restait la Belgique.

(A suivre)



## A la Dent Blanche

Je continue pourtant, ragailardi par quelques gouttes de rhum et mon mal de tête diminue un peu, grâce à des pastilles de menthe que je retrouve au fond d'une poche.

Enfin nous arrivons, l'un tirant l'autre, au mauvais pas où sont tombés les Lochmatter, en 1882.

Il faut contourner une arête perpendiculaire en rampant sur un roc qui surplombe, puis tourner court; on a la tête et les bras à gauche du rocher, quand les jambes sont encore à droite; et il faut se cramponner à une fissure à peine visible et attirer le reste de son corps, doucement; prudemment, par petites secousses; on est suspendu par le bout des doigts et on reste ainsi jusqu'à ce que les extrémités des souliers se soient engagées dans une deuxième fissure, plus basse. Je franchis ce passage comme un ballot au bout d'une corde, sans avoir conscience du péril, et je ne sais vraiment pas comment je m'en suis tiré heureusement. Si je puis donner tous ces détails sur la fin de mon ascension, c'est grâce à mes notes, car je ne me souviens absolument plus de rien aujourd'hui. Le mauvais pas franchi, on est sur une arête



neigeuse, à droite de laquelle une mince corniche de glace se recourbe gracieusement au-dessus du vide.

A ce moment, un vent frais me fouette le visage et mon mal de tête se dissipe comme par enchantement ; je parle, je ris, je chante. Quelle différence avec le ballot de tout à l'heure ! Aussi je m'en donne à cœur joie, car je n'ai pas ouvert la bouche depuis longtemps !

Nous voilà, au bout de quelques moments, sur le sommet de la Dent Blanche à 4,364 mètres au-dessus du niveau de la mer, à 446 mètres plus bas que le Mont-Blanc.

Dans le roc nu, du côté de Zermatt, nous trouvons une bouteille où sont les cartes de quatre ascensionnistes. La dernière porte la date du 17 septembre 1886. Il y a quatre jours, un Anglais parti de Zermatt a fait l'ascension de la Dent. Les guides glissent leurs cartes dans la bouteille, j'écris encore leurs noms et le mien sur un block-note que j'introduis aussi dans le goulot. Ce frêle morceau de papier est-il encore là-haut ? La bouteille a-t-elle été précipitée dans l'abîme par un coup de vent ? Un grimpeur jaloux a-t-il détruit ce fragile témoignage de notre présence ?... J'espère le savoir bientôt. Nous trouvons aussi, sous la neige, une bouteille de champagne à l'étiquette Th. Røederer ; quel dommage qu'elle soit vide ! le contenu aurait été joliment frappé !

La vue n'est pas beaucoup plus belle que du « gendarme », au pied de la Dent ; nous voyons, à gauche, quelques cimes de plus : le grand Cornier tout près de nous qui, bien que presque aussi haut que la Dent Blanche, nous fait l'effet d'un pain de sucre ; les Diablerets, l'Oldenhorn, la Jungfrau, le Mönch, le Finsteraarhorn, qu'on distingue à peine, à la limite de l'horizon et qui se fondent avec le blanc des nuages.

Tout à coup, je pousse un cri d'étonnement en regardant Bovier et Gaspoz : ils ont le visage et les mains bleu foncé, comme si on les avait barbouillés de jus de mûres ; je regarde mes mains : elles n'ont rien à envier à celles des guides.

Mais je n'ai pas le temps de chercher la cause de ce fait. Il faut redescendre, car de grands voiles de brouillards s'avancent vers nous et enveloppent les flancs de la montagne : nous restons encore un instant sur ce sommet foulé par quelques rares humains, à peine assez large pour nous trois, où nous sommes parvenus après tant de dangers, et nous partons.

« En avant, » s'écrie Bovier. Je suis aussi frais et aussi dispos que ce matin, à une heure, quoiqu'il en soit neuf ; si seulement j'avais été aussi à mon aise à la montée !

Bovier trouve un autre chemin qui nous évite le passage des Lochmatter. Les guides sont fous de joie d'avoir mené à bonne fin cette périlleuse entreprise : ils chantent et *youdlent* à tue tête ; nous descendons en trois quarts d'heure ce que nous avons mis trois longues heures à escalader ; nous n'avons qu'à nous laisser glisser sur le roc, jusqu'à une fissure dans laquelle nous faisons mordre nos clous et nous nous arrêtons net ; par exemple, mon fond de pantalon n'était pas en très bon état quand j'arrivai au gendarme qui « gardait » nos sacs, comme disait Gaspoz.

Tout à coup, ce dernier butte sur un objet qui sonne : « Nom de bleu ! qu'est-ce que c'est que ça ? » s'écrie-t-il. Il regarde sous la neige et trouve une bouteille contenant un glaçon ; il flaire le goulot, c'est du thé gelé !

Un instant après, je trouve une boîte de sardines que j'envoie d'un coup de pied du côté de Zermatt. Nous cassons une seconde croûte et, pendant que nous engloutissons littéralement nos provisions, Gaspoz s'assied sur la bouteille pour faire fondre le glaçon, puis il vide le thé et met le

litre dans son sac : « Toujours une bouteille de plus ! » dit-il en repartant.

Nous suivons de nouveau l'arête, et nous remarquons dans la neige des pas que nous n'avons pas aperçus à la montée : ce sont les traces des derniers ascensionnistes, qui, quatre jours auparavant, sont aussi descendus par Ferpècle ; nous voyons également des gouttes de sang : quelque oiseau de proie aura passé au-dessus du glacier, étreignant dans ses serres une malheureuse victime ! Nous arrivons ainsi, en suivant les traces de la dernière caravane, dont Bovier croit le chemin préférable, à une belle pente de neige qui fuit à pic devant nous ; nous nous donnons le bras tous les trois, et houp ! nous descendons sur les talons, en laissant un large sillon derrière nous, une pente qui nous aurait pris plusieurs heures à monter. En quelques minutes nous étions sur le glacier.

Là, les séracs nous donnent encore beaucoup de fil à retordre : mon bâton, dont la pointe est tout épuisée, mord à peine la glace, et soudain, je le lâche : il file comme une flèche et va se planter dans la paroi d'une crevasse. Bovier se détache, et y descend sans m'écouter ; elle n'est heureusement pas profonde et le guide reparait presque aussitôt, brandissant fièrement mon *alpenstock*.

Plus loin, en traversant un pont peu solide, ma jambe traverse la neige qui le forme et je tombe en arrière. Bovier et Gaspoz, me voyant fléchir, tendent la corde, chacun de leur côté, d'un coup sec, et la violence du choc me fait sauter en l'air : je retombe heureusement sur la croûte du glacier.

Enfin nous nous détachons ; nous quittons la neige pour la moraine, où je me tourne deux ou trois fois chaque pied, et nous arrivons au chalet de Bricola.

Il est sept heures et nous avons dit que nous serions de retour à trois heures ! Je pense seulement maintenant à la terrible anxiété à laquelle mes parents doivent être en proie. En effet, je vois mon père qui accourt à ma rencontre, les bras ouverts : il m'attend depuis deux heures, affreusement inquiet. Nous redescendons tous à Ferpècle, où nous faisons un excellent dîner, pendant lequel les guides et moi nous parlons à peine, tant nous sommes éreintés. Bovier, surtout, a l'air d'un vieillard.

Puis je vais me coucher : j'ai la tête lourde, les bras brisés, les reins moulus, les nerfs tendus comme des cordes, et les jambes tellement raides que je peux à peine les soulever pour monter l'escalier. C'était seulement maintenant que je sentais la fatigue de mes dix-huit heures de marche.

La nuit, je fis des rêves épouvantables ; je tombais du sommet de la Dent Blanche, je tombais, tombais toujours, tournant sur moi-même, les bras étendus, me heurtant à tous les rochers ; et au-dessus de moi, Bovier et Gaspoz rient aux éclats de ma chute vertigineuse ; je tombais toujours plus vite, l'air sifflait autour de moi, enfin je touchais le fond de l'abîme : je reçus un choc terrible qui m'éveilla... J'étais sur ma descente de lit !

Si les rochers de la Dent Blanche n'avaient pas été couverts de neige, nous aurions certainement mis beaucoup moins de temps et les difficultés auraient été diminuées de moitié ; je puis donc dire comme le curé d'Évolène : « Avec Gaspoz et Bovier, on va partout ! »

FIN

## De tout un peu.

*Ce que dépense un fumeur.* — Voici un petit calcul qui plaira certainement à messieurs les membres de la Société contre l'abus du tabac.

Supposons par exemple, une personne qui fume pour 0 fr. 50 de tabac par jour. Cela fait 15 fr. de tabac par mois et par an 180 fr. Ajoutons 20 fr. pour les cigares et nous aurons en chiffre rond la somme de 200 fr. dépense annuelle du vrai fumeur. Si nous supposons maintenant que ces 200 fr. aient été mis de côté chaque année, et qu'ils aient été placés à 3 % intérêts composés, nous voyons qu'au bout de dix ans de cette sage économie il reste en caisse 2,290 fr. 42.

Pendant vingt ans, si notre fumeur place chaque année 200 fr. et laisse fructifier les intérêts à 3 % sans y toucher, il arrivera à posséder une somme de 5,371 06 fr.

*Le droit de fouetter.* — Dans le pays du bon shah que les Parisiens voient venir périodiquement en leur capitale hospitalière, les domestiques, sans être toutefois des esclaves, ne sont pas beaucoup mieux traités que s'ils l'étaient.

Leur maître peut les fustiger ou les battre, à une condition cependant : s'il en a acheté le droit. Ce droit s'acquiert en augmentant de quelques piastres les gages mensuels des domestiques. Toutefois, cette précaution, excellente pour les maîtres coléreux dont la main est prompte, ne se prend pas toujours. Mais comme la solde de ces pauvres serviteurs n'est pas très élevée, ceux-ci n'oublent pas d'ajouter lorsqu'on les engage :

— Donnez-moi un peu plus et vous pourrez me battre.

Lorsque ces conditions sont acceptées et que le maître a acquis le droit de frapper, il pourra le faire avec ou sans motif et il ne s'attirera aucune protestation de la part du domestique.

## Le coin de la ménagère.

### Cuisine.

*Cogilles d'écrevisses ou de homards.* — Mettez les écrevisses à l'eau froide pour les faire cuire (une trentaine pour six coquilles) avec un peu de vinaigre, un oignon, du poivre, du sel, clou de girofle et laurier, de l'eau tout juste pour les couvrir après 10 minutes de cuisson, mettez de côté les queues et les pattes et pilez la carapace que vous détachez dans du lait, passez au passoir. Il faut deux sous de lait. Mettez à la casserole un morceau de beurre gros comme un œuf, du jambon maigre coupé à petits morceaux, une forte cuillerée à soupe parfumé à la noix muscade, mettez une cuillerée de farine, ajoutez les queues et les pattes, laissez épaissir un instant et liez avec un jaune d'œuf avant de verser dans les coquilles, saupoudrez de mie de pain et passez au four sans faire bouillir, il faut que la patte soit un peu épaisse.

### Recettes utiles.

*Pour les coupures.* — Rien n'est plus désagréable que les coupures des doigts qui saignent souvent abondamment. Pour enrayer la perte du sang, levez votre main mais sans fatigue et appuyez sur le dessus d'une porte ou de de tout autre objet de hauteur à propos ; mouillez ensuite un mouchoir aussi froid que possible et entourez votre poignet. L'effet est instantané. Il s'agit bien entendu, de coupures ordinaires, voire même fortes, mais sans atteinte aux vaisseaux. Il est de toute nécessité, pour que la blessure guérisse promptement, de ne pas enlever le premier pansement qui doit être fait d'un linge très fin et non de ouate. (Elle a le défaut de pénétrer entre les bords de la plaie et de nuire à leur rapprochement). L'eau-de-vie a la vertu d'assécher la plaie, elle servira de préférence pour arroser la coupure au début seulement.

ÉDITEUR : GLASSON FRÈRES, BULLE